

eurent essayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban et l'arrière-ban des nations, parce que ce n'étaient pas réellement les peuples qui se faisaient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur personne ou de leur famille, sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples, mais uniquement pour affaiblir ou pour soumettre cette indépendance qui luttait encore dans quelques corps contre l'autorité absolue où ils s'étaient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combustion. On vit les Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les Français dans l'une et l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples et devant Nice; les Espagnols tout à la fois en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, et dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguisant, en trempant leurs armes dans leur sang, se formèrent dans la science de se battre et de se détruire avec un ordre, une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les Français contre les Français, mais surtout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot et despote, d'un prince superstitieux et sanguinaire, de deux Philippe et d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on

vit une république sortir des gibets de la tyrannie et des bûchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asile dans l'Océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandais imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places: tant le génie et la création appartiennent aux âmes libres! Leur exemple fut imité partout. Les grands états n'avaient besoin que de fortifier leurs frontières. L'Allemagne et l'Italie, partagées entre plusieurs princes, furent hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées et des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Nassau, armé pour assurer l'indépendance de sa patrie, renouvelait la science des fortifications, la passion de la gloire poussait Gustave à chercher sur les traces des anciens les principes presque entièrement perdus de la guerre de campagne. Il eut la gloire de les trouver, de les appliquer, de les répandre; mais, s'il en faut croire les juges les plus expérimentés, il n'y mit pas les modifications qu'aurait exigées la différence des esprits, des constitutions et des armes. Ses élèves, tout grands capitaines qu'ils étaient, n'osèrent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui; et cette timide circonspection empêcha les changemens, arrêta les progrès qu'on aurait dû faire. Seulement Cohorn et Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe sur l'art de défendre, mais surtout



d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui se remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus, il arriva que, malgré son caractère bouillant et impétueux, le Français se montra plus propre qu'aucun peuple aux sièges, et qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience et le sang-froid qui lui manquent le plus souvent dans les autres opérations militaires.

Le roi de Prusse parut, et avec lui naquit un ordre inconnu de choses. Sans se laisser imposer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avaient précédé, ce prince créa une tactique presque entièrement nouvelle. Il fit voir que des troupes, en quelque nombre qu'elles fussent, pouvaient être disciplinées et manœuvrières; que les mouvemens des plus grandes armées n'étaient pas assujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus faibles corps; et que les mêmes ressorts qui mettaient en action un bataillon pouvaient, bien maniés, combinés par un grand général, faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développemens savans dont personne n'avait eu l'idée; et, donnant en quelque sorte l'avantage aux jambes sur les bras, il introduisit dans ses évolutions, dans ses marches, une célérité devenue nécessaire et presque décisive depuis que les armées ont été si malheureusement multipliées, et qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce prince, qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue et la variété des talens; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens; enfin ce monarque, qui mérita plus que tout autre d'attacher son nom à son siècle, et qui aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection dont elle ne peut heureusement que descendre, Frédéric a vu l'Europe entière se jeter avec enthousiasme sur ses institutions. A l'exemple du peuple romain, qui, en s'instruisant à l'école de ses ennemis, s'était mis en état de leur résister, de les vaincre, de les asservir, les nations modernes ont voulu copier un voisin redoutable par sa capacité militaire, et qui pouvait devenir dangereux par ses succès. Ont-elles atteint leur but? sans doute on a réussi à imiter quelques pratiques extérieures de sa discipline; mais ses grands principes ont-ils été bien saisis, bien approfondis, bien combinés? Il serait peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine sublime et terrible serait devenue commune aux puissances, l'usage en serait-il égal pour toutes? Les Prussiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connaissent ni les intrigues des cours, ni les délices des villes, ni l'oisiveté des campagnes. Leurs drapeaux sont leur toit, des chants guerriers leur amusement, les récits de leurs premiers exploits leur conversation, de nouveaux lauriers le motif de



leurs espérances. Sans cesse sous les armes, sans cesse dans les exercices, ils ont continuellement sous les yeux l'image, presque la réalité d'une guerre savante et opiniâtre, soit qu'ils soient réunis dans des camps, soit qu'ils soient dispersés dans des garnisons.

Militaires de tous les pays, opposez à ce tableau celui de votre éducation, de vos lois, de vos mœurs; et comparez-vous à de tels hommes, si vous l'osez. Le son des trompettes vous tirera, j'y consens, de votre assoupissement. Du bal, des spectacles, du sein de vos maîtresses vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue passagère tiendra-t-elle lieu de cette vigilance, de cette activité, de cette application, de cette prévoyance qui seules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne? Un corps énérvé par de molles habitudes résistera-t-il aux horreurs de la disette, à la rigueur des saisons, à la diversité des climats? Un esprit dominé par le goût des plaisirs se pliera-t-il à des méditations suivies, profondes et sérieuses? Dans un cœur rempli d'objets frivoles et divers, ne s'en trouvera-t-il aucun qui soit l'écueil du courage? Sur les bords du Pô, du Rhin, du Danube; au milieu de ces destructions, de ces ravages qui suivent toujours ses pas, un Français, couvert de poussière, épuisé de forces, dénué de tout, ne tournera-t-il pas ses tristes regards vers les bords rians de la Loire ou de la Seine? Ne soupirera-t-il pas après ces fêtes ingé-

nieuses, ces douces liaisons, ces sociétés charmantes; après tant de voluptés qu'il y a laissées et qui l'y attendent? Imbu de l'absurde et malheureux préjugé que la guerre, qui est un métier pour les autres nations, n'est qu'un état pour lui, ne quittera-t-il pas les camps aussitôt qu'il croira le pouvoir sans exposer trop ouvertement sa réputation? Si l'exemple ou les circonstances ne lui permettent pas de suivre son inclination, n'épuisera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour métamorphoser un fourrage en amusement, ou pour étaler son luxe à la tête d'une tranchée? Le dégoût de ses devoirs et son indifférence pour la chose publique ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différens et une autre conduite?

Ce n'est pas au roi de Prusse, c'est à Louis XIV qu'il faut attribuer cette excessive multiplication de troupes qui nous offre le spectacle de la guerre jusque dans le sein de la paix. En tenant toujours sur pied des armées prodigieuses, l'orgueilleux monarque réduisit ses voisins ou ses ennemis à des efforts à peu près semblables. La contagion gagna même les princes trop faibles pour allumer des incendies, trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le sang de leurs légions aux grandes puissances; et le nombre des soldats s'éleva peu à peu en Europe jusqu'à deux millions.

On parle avec horreur des siècles de barbarie, et cependant la guerre était alors un état violent,



un temps d'orage : aujourd'hui c'est presque un état naturel. La plupart des gouvernemens sont ou deviennent militaires. La perfection même de la discipline en est une preuve. La sûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, soit que les troupes y passent ou qu'elles y séjournent, la police qui règne autour des camps et dans les places de garnisons, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout est soumis au pouvoir des armes.

Heureusement les hostilités, de nos jours, ne ressemblent pas à celles des temps anciens. A ces époques éloignées les provinces conquises étaient dévastées, les villes prises réduites en cendres, les citoyens vaincus égorgés ou réduits en servitude. La guerre est aujourd'hui beaucoup moins cruelle. Après le combat il n'y a plus d'atrocités. On respecte les prisonniers. Les cités ne sont plus détruites, ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples assujettis en contributions équivaut à peine à ce qu'ils payaient d'impôts avant leur désastre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens, leur état se trouve n'avoir pas changé. Des traités assurent-ils au vainqueur leur soumission, ils jouissent des mêmes avantages que tous ses sujets, quelquefois même de plusieurs prérogatives très-importantes. Aussi les nations, même les moins éclairées, s'occupent-elles peu de ces dissensions des princes; aussi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouverne-

ment à gouvernement; aussi verraient-elles ces événemens d'un œil tout-à-fait indifférent, sans l'obligation de soudoyer les mercenaires chargés d'appuyer l'ambition, l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercenaires sont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui est précisément nécessaire pour les empêcher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes, les généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les instrumens de guerre, que leur entretien a fait le désespoir des peuples. Pour subvenir à ces dépenses, il a fallu surcharger toutes les classes de la société, qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la dernière, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts et la difficulté des recouvrements font mourir de faim et de misère ces mêmes familles qui sont les mères et les nourrices des armées.

Si une oppression universelle est le premier inconvénient de la multiplication de soldats, leur oisiveté en est le second. Qu'on les occupe sans excès, mais sans relâche, aussitôt que le bruit des armées aura cessé de se faire entendre, et leurs mœurs seront moins dissolues, moins contagieuses; les forces pour supporter les fatigues de leur profession ne leur manqueront plus, et leur santé sera rarement altérée; on ne les verra plus consumés par la faim, par l'ennui et par le chagrin;



la désertion et les querelles cesseront d'être communes parmi eux ; après le temps de leur service, ils pourront être encore utiles à la société. Pour une modique augmentation de solde, ils feront gaîment les chemins par lesquels ils doivent marcher ; ils aplaniront les montagnes qu'ils doivent gravir ; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre ; ils creuseront les canaux qui doivent porter leurs subsistances ; ils perfectionneront les ports dans lesquels ils doivent s'embarquer ; ils délivreront le peuple de la plus cruelle, de la plus ignominieuse des vexations, la corvée. Après avoir expié dans des travaux utiles le malheur d'être dévoués par état à désoler la terre, à en massacrer les habitans, peut-être cesseront-ils d'être détestés ; peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avaient saisi ces vérités, et en avaient fait la base de leur conduite. Comment est-il arrivé que nous, autrefois les esclaves, et aujourd'hui les disciples de ces maîtres du monde, nous nous soyons si fort écartés sur ce point important de leurs principes ? C'est que l'Europe a cru, c'est que l'Europe croit encore que des mains destinées à manier des armes, à cueillir des lauriers seraient avilies par des instrumens uniquement maniés par les dernières classes du peuple. Jusques à quand cet absurde préjugé formé dans des temps barbares subsistera-t-il ? jusques à quand serons-nous au douzième siècle ?

Troisième inconvénient : augmentation de soldats, diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone et Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantent des soldats ; où les enfans s'endormaient et s'éveillaient au bruit des fanfares et des chansons guerrières ; où l'éducation dénaturait les hommes, faisait d'eux des êtres d'une nouvelle espèce, tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi moins on en lève, plus ils valent. Autrefois chez nos pères, moins policés et plus forts que nous, les armées étaient beaucoup moins nombreuses que les nôtres, et les guerres plus décisives. Il fallait être noble ou riche pour faire le service militaire. C'était un droit, un honneur que de prendre les armes. On ne voyait sous les drapeaux que des volontaires. Les engagements finissaient avec la campagne. Un homme qui n'aurait pas aimé la guerre pouvait s'en retirer. D'ailleurs il y avait plus de cette chaleur de sang et de cette fierté de sentimens qui fait le vrai courage. Aujourd'hui quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prisent par leur paie, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement ? Quel honneur d'aspirer au commandement des armées sous la maligne influence des cours, où l'on donne et l'on ôte tout pour rien ; où l'on élève et l'on dégrade par ca-



price des hommes sans mérite et sans crime ; où l'on confie le ministère de la guerre à un protégé qui ne s'est distingué dans aucune occasion, et à qui l'art n'est connu ni par la pratique ni par la méditation ; où une favorite trace d'une main faible, sur une carte étendue sur sa toilette, la marche que suivront les armées ; où, pour livrer une bataille, il faut envoyer solliciter la permission de la cour, délai funeste pendant lequel l'ennemi a changé de position, et le moment de la victoire s'est perdu ; où, à l'insu du prince, on a quelquefois ordonné à un général, sous peine de disgrâce, de se laisser battre ; où la jalousie, la haine, mille autres motifs détestables font échouer les espérances d'une campagne heureuse ; où, par négligence ou par faiblesse, on laisse manquer les camps de vivres, de fourrages et de munitions ; où celui qui doit obéir, s'arrêter ou marcher, exécuter des mouvemens combinés, trahit son chef et brave la discipline sans compromettre sa tête ? Aussi, hormis les empires naissans et les momens de crise, plus il y a de soldats dans un état, plus la nation s'affaiblit ; et plus un état s'affaiblit, plus on multiplie les soldats.

Quatrième inconvénient : la multiplication de la milice achemine au despotisme. Les troupes nombreuses, les places fortes, les magasins et les arsenaux, peuvent empêcher les invasions ; mais, en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le sauvent pas des attentats d'un

despote. Tant de soldats ne font que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus faible est alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les seules armes il brave l'opinion et force les volontés. Avec des soldats il lève des impôts ; avec des impôts il lève des soldats. Il croit exercer et manifester sa puissance en détruisant ce qu'il a créé ; mais il travaille dans le néant et pour le néant. Il refond perpétuellement sa milice, sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain qu'il arme des bras toujours levés sur la tête du peuple. Si ses sujets tremblent devant ses troupes, ses troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille est celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes sous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant il reste de l'espérance, et qu'avec un despote on ne sent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes sont bientôt insolentes et détestées ; les familles se dessèchent et dépérissent dans la stérilité de la misère et du libertinage. L'esprit de désunion et de haine gagne entre tous les états, alternativement corrompus et flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, et se livrent tour à tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, il les vanne, il les presse dans sa main, les dévore et les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre qui mène au